

Ussel, le 11 novembre 1927, 4h du soir.

Chers écoliers de mon pays,

Je suis revenu au pays pour ce 11 novembre, invité par le maire et le conseil municipal.

En ouvrant la lettre venant de la mairie, j'ai d'abord crû qu'il s'agissait de demandes de documents supplémentaires concernant mon prochain Mariage, prévu le 29 décembre 1927.

Non, c'était une invitation « à commémorer la mémoire de nos camarades morts pour la France ».

J'ai pensé alors qu'il m'était bien difficile d'être à la hauteur devant les morts de cette terrible guerre de 14-18.

Aussi, je me suis demandé comment j'avais pu survivre à ces quatre années de combats effrayantes.

Peut-être que les 365 jours que j'ai passé dans des hôpitaux, enfin ce qui en tenait lieu, m'ont sauvé la vie. Oh ! pas 365 jours d'affilés bien sûr, mais en tout. Et pour trois blessures reçues chacune peu de temps après être monté au front, et au tout début des combats, appelés ensuite les « grandes batailles de la Marne ».

J'ai reçu ma dernière blessure à 4h du soir à Saint-Quentin, alors que nous étions arrivés dans les tranchées ce 1er Octobre 1918, dès 6h du matin. J'ai été évacué dès la nuit dans une ambulance pour être ensuite embarqué dans un train et évacué à Sablé-sur-Sarthe dans un hôpital. J'en suis sorti le 7 janvier 1919 avec 34 jours de permission...

Venir pour me souvenir de tous ces camarades, en ai-je besoin ? Ils sont inscrits dans ma mémoire, et je les évoque à tout moment de la journée. Et même la nuit quand, réveillé par les douleurs, séquelles des blessures, je replonge en pensée dans cet enfer.

Oh ! que ce soit « la der des der »!

Pourtant je suis venu ce 11 novembre 1927 et, au pied du monument aux morts tout fraîchement érigé, en entendant les noms de mes compatriotes proclamés par le maire, la plupart d'entre eux disparus à moins de 25 ans, mes poings se sont serrés.

En même temps, dans ma tête, défilaient les noms de mes onze camarades proches « tués à l'ennemi » de la première section du 70ème bataillon à laquelle j'appartenais. Tous étaient plus jeunes que moi, sauf le caporal natif des Basse-Pyrénées, tué dans l'Aisne. Nous étions tous deux de la classe 1911. La grande attaque du Mont-Tomba en Italie a fauché à elle seule sept camarades natifs de différents lieux à travers la France. J'ai toujours été le seul corrézien dans les différentes sections composées d'une douzaine d'hommes auxquelles j'ai appartenu.

Je regrette de n'avoir pas eu le temps de venir parler avec vous. Pourtant j'ai été ému de vous voir tous, écoliers alignés devant le monument. J'aurais voulu connaître vos liens de parenté avec ceux que je connais des villages alentour.

Mais il me fallait prendre le tacot pour m'en retourner travailler. Et puis, je voulais aussi saluer l'ancien maire devenu bien vieux. Au début des étés 1916 et 1917, il adressait pour ceux qui étaient mobilisés à la guerre, une demande de permission agricole de 15 jours pour les travaux de moisson, par l'intermédiaire du Comité d'action agricole de l'arrondissement d'Ussel. C'était pour suppléer à la pénurie de main-d'oeuvre des campagnes.

Ces demandes n'étaient guère suivies d'effets. En 1917, entre le 9 juillet et le 29 octobre je n'ai eu qu'une permission de trois jours ! Et pas pour cet usage ! Juste pour rompre l'enfer, celui des tranchées dont je n'étais pas sorties, quelque part entre la Marne et la Meuse.

Autour du monument, ce 11 novembre, il se disait que nous devrions, nous, anciens soldats vivants, recevoir bientôt une « carte de combattant ». Et ceux inscrits sur le monument, que recevront-ils ?

C'est après être descendu du tacot à Ussel, et en attendant l'auto-camion du laitier qui doit me ramener à la ferme dans le Cantal où je travaille depuis août 1919, date de ma démobilisation, que je vous adresse cette lettre.

Je vous invite à mon Mariage le 29 décembre prochain, il y aura des dragées... pour tout le monde !

Borde Antoine.

